

Bulletin d'histoire politique

Patrice Bergeron, *La sortie de la religion. Brève introduction à la pensée de Marcel Gauchet*, Athéna, Montréal, 2009, 170 p.

Martin Roy

Le cinéma politique de Pierre Falardeau
Volume 19, numéro 1, automne 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/1056038ar
<https://doi.org/10.7202/1056038ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique et VLB éditeur

ISSN 1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, M. (2010). Patrice Bergeron, *La sortie de la religion. Brève introduction à la pensée de Marcel Gauchet*, Athéna, Montréal, 2009.
10.7202/1056038ar

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Patrice Bergeron, *La sortie de la religion. Brève introduction à la pensée de Marcel Gauchet*, Athéna, Montréal, 2009, 170 p.

MARTIN ROY
*Historien*¹

L'ensemble de l'œuvre de Marcel Gauchet, penseur français, se nourrit des apports de plusieurs disciplines à la fois, à savoir la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la psychanalyse et la théologie. Aussi, elle apparaît à plus d'un comme ample et complexe. Jusqu'à tout récemment, aucun ouvrage ne se proposait d'initier à cette pensée parfois difficile. C'est pour remédier à cette lacune que Patrice Bergeron, doctorant en théologie, a écrit en 2009 *La sortie de la religion. Brève introduction à la pensée de Marcel Gauchet*. Comme l'indique le titre, l'auteur a voulu surtout initier d'éventuels lecteurs à l'analyse du phénomène religieux proposée par ce penseur. L'ouvrage de P. Bergeron présente l'intérêt d'initier à une œuvre qui éclaire bien des aspects, passés et actuels, d'un phénomène que les temps présents semblent mettre à l'avant-scène. Se trouve à la portée du lecteur un bilan des thèses gauchetiennes sur le parcours historique accompli par la religion au cœur des cinq derniers millénaires

Cette brève introduction commence par redonner au religieux l'importance qu'il mérite dans l'intelligence des sociétés d'avant la modernité. Trop souvent, on est passé à côté de la centralité du phénomène, si l'on songe par exemple à l'économisme déterministe propre à la pensée marxiste. Le lecteur est ainsi amené à revoir bien des idées reçues. Il apprend en premier lieu que jusqu'à l'avènement de la modernité en Occident, la religion était au cœur de l'organisation des sociétés et qu'elle exerçait une fonction politique éminente. On était à des lieues de penser alors que la société était voulue et instituée par les hommes eux-mêmes. C'étaient plutôt sur les forces surnaturelles et les dieux que prenaient appui le fondement symbolique de la société, l'ordre social et les lois. Tout avait été mis en place par eux, croyait-on. En somme, c'était à partir de

L'autre que l'homme, d'une altérité et d'une extériorité radicales qu'étaient instituées les sociétés humaines dans les temps forts de la religion et de l'hétéronomie.

Les sociétés primitives furent au plus haut point l'expression de ce règne de l'invisible sur les hommes. C'est même la structure de la religion première qui explique par ailleurs l'absence d'État au sein de ces sociétés. Les lois et l'ordre social étaient en effet décidés et voulus par les seules forces surnaturelles qui les avaient institués dans un temps lointain, à jamais révolu, le temps des origines. Dans un tel système, les hommes n'avaient qu'à obéir aux diktats des forces de l'invisible; par exemple ils ne pouvaient changer ou instituer des lois, les chefs tribaux ne détenant au demeurant qu'un faible pouvoir. Puisque tous les hommes étaient sans prise et sans pouvoir sur les lois et l'ordre social fixés une fois pour toutes par les dieux, la formation d'une instance du pouvoir distincte du corps social était fortement neutralisée. On saura gré à P. Bergeron d'avoir pu expliquer avec simplicité et clarté ce volet de la pensée gauchetienne sur les sociétés primitives.

Dans le même sens, la religion fut au cœur de la formation des premiers États dans l'histoire de l'humanité, aux alentours de l'an 3000 avant notre ère. À ce moment-là, un petit groupe d'individus détenteurs du pouvoir pouvait s'arroger le droit de se faire l'interprète des forces surnaturelles et de manipuler en leur nom les lois et l'ordre social. Il y avait ainsi la masse des dominés sans prise sur le fondement symbolique et le petit groupe des dominants. La dépossession absolue des sociétés primitives vis-à-vis du fondement perdait alors de sa radicalité. En effet, quelques individus, le médiateur souverain au premier chef, pouvaient désormais intervenir d'une certaine façon sur le fondement. En conséquence, avec l'apparition de l'État, les sociétés étaient plus ouvertes au changement. On le voit, l'apparition de l'État fut tout autant un événement politique qu'une révolution religieuse.

En somme, on mesure à la lumière de ces deux exemples fort bien illustrés par l'auteur la place très grande de la religion dans l'organisation des sociétés humaines du passé ou d'avant la modernité. Le même auteur met bien en lumière par ailleurs un paradoxe intéressant qui se dégage de la vision gauchetienne de l'histoire de la religion et du religieux. Une autre idée reçue est ainsi battue en brèche. En effet, selon M. Gauchet, la religion la plus pure et la plus authentique se trouve au début de l'histoire de l'humanité. L'étreinte des religions premières sur les hommes était plus forte que celle des religions de la transcendance postérieures. L'histoire religieuse serait celle d'un lent déclin, d'une régression. Trois étapes de cette histoire illustrent ce processus d'« allègement » de l'hétéronomie, à savoir l'apparition de l'État, le tournant axial et la naissance du christianisme. Avec la progression de ces étapes, l'humanité disposait en quelque sorte

d'une plus grande prise sur le fondement symbolique des sociétés. Toutefois, il faudra attendre l'avènement de la modernité pour que le fondement sorte de l'orbite divine et soit complètement réapproprié par l'humain.

Concernant le christianisme, P. Bergeron résume dans ses grandes lignes la thèse de M. Gauchet selon laquelle il constitue par excellence «la religion de la sortie de la religion». Le christianisme abolit en effet l'union ou la confusion de naguère entre l'invisible et le visible, l'au-delà et l'ici-bas. Il opère une radicale séparation entre ces deux ordres de réalité, de sorte que le monde des hommes apparaît dans son autonomie et sa consistance propres vis-à-vis d'un divin radicalement transcendant, autre, séparé et étranger aux conceptions sociales communément admises alors. La voie vers la sortie de la religion, vers un monde des hommes qui se suffit à lui-même était ainsi contenue en germe dans la religion chrétienne.

Par ce résumé de la thèse gauchetienne sur le christianisme, le lecteur est amené à considérer, avec la spécificité de cette tradition religieuse, toute l'originalité du parcours historique de l'Occident par rapport aux autres civilisations. On regrettera toutefois que P. Bergeron n'accorde pas plus de place aux thèses gauchetiennes sur la question. Son résumé est parfois trop succinct là où M. Gauchet se fait volontiers disert, dans *Le désenchantement du monde*, par exemple. Par ailleurs, l'interprétation gauchetienne du christianisme met en cause certains préjugés d'une certaine intelligence laïcarde trop encline à ne voir dans la religion chrétienne qu'une puissance historiquement liberticide et hostile à la notion d'autonomie humaine. Cela est particulièrement vrai au Québec où l'on ne semble retenir du passé chrétien que les positions extrêmes des ultramontains et autres intégristes. L'ouvrage de P. Bergeron, en nous faisant connaître cet aspect capital de l'œuvre gauchetienne, permettra peut-être de combattre une vision trop unilatéralement négative de l'apport historique du christianisme.

On aura compris à la lumière de ces différences entre la religion première et la dynamique de la transcendance propre au tournant axial et au christianisme que, comme l'illustre très bien P. Bergeron, M. Gauchet conclut à l'historicité de la religion. Celle-ci n'est pas toujours identique à elle-même, comportant les mêmes fonctions à travers les âges. La religion a changé au chapitre de ses incidences sur le fonctionnement et la structuration des sociétés. Jusqu'à l'avènement de la modernité, comme on l'a vu, elle participait à l'«organisation sociale». Mais, après cette période charnière, les hommes n'invoquent plus les dieux pour fonder et légitimer l'ordre social. Ils instituent eux-mêmes la société, en sont les concepteurs et les créateurs reconnus. Les sociétés prennent ainsi la voie de l'autonomie par rapport aux dieux. Le fondement symbolique perd son caractère fondamentalement extérieur; il «s'humanise», pour ainsi dire. Les sociétés dès lors s'engagent dans un processus de «sortie de la religion». Le pro-

cessus commença, explique P. Bergeron résumant M. Gauchet, vers l'an 1500 en Europe, avec l'avènement de l'État moderne qui tendait à s'affirmer comme pacificateur de l'ordre social et garant de l'unité collective contre les potentialités de conflit que recelaient les religions, dont le catholicisme. Les autres étapes de ce processus furent, d'une part, l'apparition du droit naturel moderne (1650-1800) qui divisait les réalités sociales collectives en sphères publique et privée, et d'autre part, la découverte de l'histoire (de 1800 à nos jours) par laquelle les hommes se reconnaissaient comme producteurs de leur propre histoire.

P. Bergeron nous donne une idée claire de la conception gauchetienne des caractéristiques principales des sociétés sorties de la religion. D'une part, l'avènement de la démocratie moderne marqua donc l'arrivée d'un régime social et politique qui correspondit à l'esprit de l'autonomie humaine dans la mesure où la légitimité de l'État ne venait plus d'en haut, des dieux, mais d'en bas, des hommes. L'État s'imposa comme devoir de représenter la société civile, c'est-à-dire la sphère privée, qui tendait à se distinguer de la sphère publique. La société civile en devenait le vis-à-vis obligé de même que la source de légitimité incontournable. Ce n'était plus les dieux, par le truchement de leurs représentants humains, qui tranchaient, mais le peuple réuni en corps qui délibérait sur la conduite collective à adopter. D'autre part., les sociétés modernes, sorties de la religion, cessaient d'être comme les sociétés religieuses de naguère des formations sociales tournées sur le passé et la tradition. Elles ne réitéraient plus le passé; désormais, elles étaient orientées vers l'avenir. Elles produisaient leur propre histoire, inédite.

Il va sans dire que l'expression « sortie de la religion » ne signifie nullement que le religieux est condamné à disparaître. Seulement, la religion a perdu sa fonction éminemment politique de naguère. Ne subsistent plus que des croyances religieuses individuelles et privatisées qui n'ont aucune incidence, ou si peu, sur la structuration d'ensemble de la société. La nature désormais uniquement anthropologique du religieux apparaît clairement alors dans les sociétés occidentales modernes. Ce sont là des précisions qui éclairent le contexte socio-religieux contemporain au plus grand profit du lecteur désireux de mettre de l'ordre dans la confusion des faits.

Par ailleurs, P. Bergeron présente une pensée qui se démarque des simplifications et des poncifs actuels sur un « retour des religions » ou sur « le réenchantement du monde » (Peter Berger). Ces thèses s'expliquent par la montée des fondamentalismes un peu partout à travers le globe et la relégitimation des systèmes religieux du sens. Pour M. Gauchet, du reste, loin d'être stoppé, le processus de sortie de la religion se poursuit en Occident: il se radicalise et s'approfondit même.

Pour M. Gauchet, on peut imputer ce « nouveau religieux » à l'es-soufflement de la Raison et du Progrès ainsi qu'à la défaite historique

des utopies de gauche. Cette situation est aussi due au fait que, par suite du déclin des Églises qui s'offraient comme solutions de rechange à la modernité, la sphère publique ou l'État a perdu sa transcendance et sa prééminence caractéristiques des phases ascendantes de la laïcité, de même que sa prétention à pouvoir répondre à la question du sens de la vie collective. Mais la relégitimation des systèmes religieux du sens qui fait suite à ces crises n'abolit pas le fait que, la « sortie de la religion » aidant, les religions ont perdu leur force d'entraînement collectif et leur caractère englobant. Elles ont cessé de surplomber les sociétés. Dès lors, elles s'offrent comme des systèmes privés, à usage privé, qui ont toutefois acquis une visibilité publique. Elles ne peuvent plus s'imposer globalement. Voilà donc des considérations qui remettent en perspective l'agitation religieuse actuelle.

Dans le même ordre d'idées, l'irruption des religions sur la scène politique que l'on remarque parfois ne consiste qu'en une « publicisation » d'une « affaire » désormais « privée » (les religions). Aussi M. Gauchet conteste-t-il la thèse de José Casanova sur la tendance des religions contemporaines à la « dé-privatisation ». Même les Églises ont intériorisé le règne de l'autonomie et de la démocratie; elles ont abandonné leurs ambitions politiques. Le parti de l'hétéronomie qui faisait naguère la lutte à l'État en mal d'autonomie par rapport à la tutelle religieuse a ainsi vécu. Les religions ont perdu leur caractère collectif et politique. M. Gauchet dit clairement que dans les sociétés démocratiques modernes sorties de la religion, les convictions religieuses ne cessent pas d'avoir une influence sur les idées et valeurs politiques. Seulement, elles ne structurent plus comme naguère les sociétés. D'autre part, ayant perdu leur valeur intrinsèque de tradition à laquelle on se convertit humblement, les religions qui cessent d'être l'expression de l'unité collective ne sont plus que le reflet de l'identité ou des préférences des individus qui sont souverainement libres ou non d'y adhérer. Malheureusement, P. Bergeron ne s'est pas suffisamment penché sur ce phénomène de l'individualisation du croire dont parle beaucoup du reste M. Gauchet.

Au total donc, le lecteur qui lira le petit livre de P. Bergeron aura, outre une bonne idée de l'œuvre gauchetienne, un aperçu précieux de l'histoire religieuse de l'humanité, des sociétés dites primitives aux sociétés occidentales modernes. Il pourra se défaire de certaines idées reçues qui, malheureusement, orientent trop encore certains ouvrages sur le phénomène religieux. Songeons par exemple à certains relents de marxisme qui banalisent trop souvent la prégnance de la religion dans les sociétés du passé ou aux thèses actuelles et simplistes sur un réenchâtement du monde. Pour toutes ces raisons, la lecture de l'ouvrage de P. Bergeron s'avère profitable. Nous ne pouvons aussi que constater son utilité pour quiconque veut pénétrer plus profondément dans les

arcanes de cette œuvre majeure. Toutes les articulations essentielles de cette dernière s’y retrouvent.

Cependant, nous pouvons regretter çà et là que l’auteur n’ait pas su rendre toute la subtilité de la pensée de M. Gauchet concernant, par exemple, le débat sur les deux natures du Christ. De manière générale, la spécificité du christianisme n’a pas toute la place qu’elle mérite. Mais ce sont là les inévitables lacunes d’une brève introduction comme celle-ci. Nous ne pouvons en effet que regretter sa brièveté qui l’empêche d’aborder des questions cruciales comme la généalogie de l’œuvre gauchetienne. Si on avait traité de cette dernière question, l’auteur aurait peut-être mentionné les théologies de la sécularisation très populaires dans les années 1960 et 1970. Celles-ci influencèrent peut-être M. Gauchet en ce qu’elles introduisirent en effet l’idée que le judéo-christianisme avait préparé l’avènement en Occident de la logique de l’autonomie humaine. De même, il aurait été intéressant de glisser un mot sur la réception française du maître-livre de M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, et surtout, de sa thèse voulant que le christianisme soit la religion de la sortie de la religion.

Nous déplorons de même que le format contraignant de ce petit ouvrage l’ait aussi empêché d’esquisser un commentaire critique de certaines thèses. Cela aurait permis de mieux mettre en perspective cette pensée, de mieux la situer parmi les diverses écoles d’interprétation du phénomène religieux. En raison des mêmes contraintes, l’auteur ne donne pas une idée plus claire du défi que pose selon lui à la théologie chrétienne la thèse selon laquelle le christianisme constitue la religion de la sortie de la religion par excellence. En somme, nous pouvons reprocher à l’auteur la modestie des ambitions et des objectifs de son ouvrage qui constitue de son aveu même une « brève introduction ». Mais, au-delà de ces regrets, nous pouvons affirmer que P. Bergeron remporte son pari de nous initier efficacement à une œuvre majeure.

Notes et références

1. NDIR : Martin Roy est l’auteur de *L’actualisation du catholicisme québécois. La revue Maintenant (1962-1974)*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2007.